
LECTURES

JACQUES DEMORGON

Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*. Paris, Denoël, 2011.

Dany-Robert Dufour a produit une œuvre dont on comprend mieux encore l'importance au sein de la crise généralisée dont il étudie l'origine et le développement. Au départ, « *Le bégaiement des maîtres* » puis « *Les mystères de la trinité* » formaient une véritable somme sur la pensée depuis la fin du 19^e siècle. Dans ses analyses, de Nietzsche à Lacan, en passant par Benveniste, Dufour met en évidence la profonde systémique (dés)adaptative de la conduite humaine. Elle s'exprime dans les tensions entre trois logiques - unaire, binaire, ternaire - privilégiant l'identitaire, la maîtrise des choses, le tiers séparateur et médiateur. Il faut lire cette synthèse qui reste fondamentale.

L'auteur s'est ensuite engagé dans une critique systématique de notre (in)culture contemporaine. D'abord avec *Folie et démocratie* (1996), puis avec sa « trilogie » : *L'Art de réduire les têtes* (2003), *Le Divin Marché* (2007), *La Cité perverse* (2009). La politique, la religion, l'économie, l'information y sont étudiées dans leur actuelle bacchanale totalitaire.

Aujourd'hui « *L'individu qui vient... après le libéralisme* » au titre, apparemment simple, entend franchir une étape supplémentaire en passant de la critique à l'action et aux propositions. L'ouvrage est hautement synthétique révélant les dimensions antagonistes de la géohistoire humaine.

1. Les récits théo-logico-politiques : l'humanité des royaumes et des empires

Au cours de la genèse des royaumes et des empires, l'antiquité méditerranéenne et son prolongement continental européen ont construit de grands récits qui sont restés vivants pendant des millénaires à partir de grands livres sacrés et philosophiques. Ces récits étaient fondés sur l'alliance prédominante entre les acteurs du politique administratif et militaire et les acteurs du religieux. Dufour en indique la résonance aux trois plans du politique, du familial, de l'individuel.

Au plan politique, Georges Dumézil a mis cela en évidence comme théâtre indoeuropéen d'une tripartition sociale et de son contrôle hiérarchique : « prêtre-roi, guerrier, paysan », dont l'extension géohistorique fut même plus grande.

Au plan familial, Emmanuel Todd (2011) montre, à l'échelle planétaire, que les devenirs royaux et impériaux des tribus ont conduit à divers développements de la prédominance masculine. Dans la famille patrilinéaire souche avec l'héritier masculin, souvent l'aîné. Dans la famille communautaire conjoignant l'autorité du père et l'égalité des frères.

Au plan individuel, Dany-Robert Dufour rappelle comment, en concordance, les Grecs se réfèrent à la tripartition psychologique parallèle, celle des trois âmes hiérarchisées : « *noûs, thumos, épithumia* », « esprit, cœur, désir ». Les enjeux étaient précis. C'était la loi, le contrôle, la mesure contre la démesure personnelle et le désordre social. La pensée grecque a été impressionnée par certains épisodes de la période tribale. Des chefs, courageux, chanceux et victorieux, devenaient, en temps de paix, incontrôlables, insatiables.

On comprend que, en fondant les Cités, les Grecs aient jugé nécessaire d'inventer la discipline des sports de compétition comme régulation des ambitions ; ou encore la tragédie comme démonstration de ce qui arrive fatalement quand on se soustrait aux lois des Dieux. Et, en même temps, une éducation qui met en avant la mesure dans les mathématiques et dans la musique.

Dufour se réfère à un travail de Nemrod Carrasco (2008) qui met en avant la question de la pléonexie, désir d'avoir toujours plus. Le philosophe espagnol montre que La *République de Platon* est tout entière construite contre la pléonexie qui représentait pour les Grecs la principale menace. Dufour cite à cet égard les profondes observations de Vernant. Il indique aussi que de nombreuses sociétés la dénoncent et la combattent. Il rappelle que Marcel Mauss n'hésitait pas à dire que les sociétés tribales avaient « horreur de la pléonexie ».

Les récits théo-logico-politiques ont ainsi menés de pair souci de l'ordre moral personnel et souci de l'ordre social. Cette dénonciation de la pléonexie laissait subsister un véritable problème, les hommes libres qui voulaient la combattre étaient tributaires pour cette liberté d'hommes qui ne l'étaient pas : les esclaves. La dénonciation de la pléonexie et, d'une façon générale, la morale théologicopolitique, finiront par donner l'impression qu'elles contribuaient à cacher cet abus premier, fondateur de la société ?

2. Le récit du marché et la jouissance individuelle : l'humanité de la modernité

Les grands récits politico-religieux ont bien accompagné l'unification de grands ensembles humains. Toutefois, en évoluant peu sur la durée, ils ont en effet donné l'impression qu'ils engendraient une certaine stérilisation des esprits et des entreprises entraînant de profonds handicaps pour le développement des connaissances et celui des économies.

La subversion allait donc venir sur ces deux plans de l'économie et de l'information. Les fabricants et les marchands allaient agir contre les contraintes politiques et religieuses qui entravaient leurs développements. La mise en cause des vérités révélées (*a priori*) était indispensable pour ouvrir la voie aux vérités découvertes (*a posteriori*).

Des dogmes intolérants, rétrécis, allaient céder devant le dynamisme d'un nombre croissant d'acteurs humains. Ceux-ci s'intéressaient aux résultats, fruits de leurs capacités – techniques et symboliques – d'exploration et d'exploitation de la nature. Ils agissaient sur elle par des moyens nouveaux pour produire mieux et plus.

Dans cette situation, Dany-Robert Dufour, avec William Ashley, situe le « *turning point* » de l'évolution économique européenne au moment précis où Calvin, sollicité, répond dans « *Concilium de usuris* » en conseillant d'en finir avec l'interdit de l'usure entre coreligionnaires. Dufour clarifie la question. Les trois religions monothéistes n'interdisent l'usure qu'entre coreligionnaires. Comme les chrétiens dominent en Europe, ils ne peuvent pas se prêter entre eux. D'où, le privilège crucial des Juifs. Pour Calvin, il faut lever l'interdit et reprendre cet avantage. L'époque s'y prêtait car les chrétiens, divisés politiquement et religieusement, ne faisaient plus communauté.

Cette révolution des pratiques économiques va se doubler d'une révolution des mœurs morales personnelles. Ce sera la « fin de l'interdit moral portant sur l'amour propre ». Chacun pourra suivre ses propres désirs. Alors « le monde bascule » dans la modernité. Ce renversement « éthique » se prépare au long de toute une série de mutations dans la pensée humaine. En France, au travers des œuvres de Pascal, Nicole, Bayle et Mandeville, dont chacun a lu celui ou ceux qui le précèdent.

Au sommet de la mystique chrétienne, Juan de la Cruz pose la nécessité d'une « nuit des sens » et d'une « nuit de l'esprit ». « Pascal rétablit, dans la souffrance, la *libido sciendi* liée à la passion de voir, de concevoir et de savoir. Nicole et Bayle ont libéré la *libido dominandi* de toute opprobre et chanté la passion de s'enrichir et de posséder toujours plus ». Bernard de Mandeville confirme et légitime une troisième concupiscence : « la *libido sentiendi* liée aux passions des sens et de la chair ».

Sur ces bases, les scènes de la vie philosophique grecque opposant « logique » et « sophistique » vont se rejouer au 18^e siècle. Les Thrasymaque, Adimante, Glaucon, Calliclès (des Dialogues socratiques), favorables à la pléonexie, ont « mis en marche un pendule qui va finalement faire un tour complet », à travers la nouvelle sophistique des « lumières anglaises ». Et cela, avec David Hume, Jeremy Bentham, John Stuart Mill, Adam Smith, repris, plus tard, par William James, John Dewey et d'autres. Cette sophistique invente l'utilitarisme qui entend ne référer la vérité qu'à l'utilité. Elle fonde aussi le pragmatisme de la réussite personnelle au dépend de la morale publique. Ces deux sophistiques tirent leurs forces de la conjonction entre l'émancipation économique et l'émancipation morale des individus. Le capitalisme se trouve ainsi fondé sociologiquement et psychologiquement, au travers de ce récit du « *Divin Marché* ». Il est « *Divin* », puisqu'il manifeste le miracle que seule peut opérer la main invisible de dieu quand elle transforme en bonheur public commun des vices privés laissés à eux-mêmes.

Mensonge et sophisme car, on le verra de mieux en mieux, cet individu, exalté comme autonome, est en fait, deux fois enchaîné : comme producteur faiblement salarié et comme consommateur totalement dépendant. Le miracle, c'est que cet individu consommateur s'enchaîne de lui-même à la satisfaction de désirs sans limites, constamment encouragé par la publicité pour faire marcher le commerce et l'industrie. Tout cela au détriment d'un réel développement personnel. Sans parler d'une nature surexploitée pour cela et de plus en plus mise à mal.

Certes, il y a eu et il y a toujours des moments de progrès de ce « capitalisme ». Les désirs des individus jouent, en effet, un rôle moteur décisif. Toutefois, au début de l'aventure, les grands récits théo-logico-politiques des royaumes et des empires et le grand récit de la modernité se tenaient en respect. Les erreurs des premiers qu'il fallait combattre donnaient au discours de la modernité, une certaine légitimité de contrepoids régulateur.

Il faudra un temps pour que l'on commence à s'inquiéter : si le libéralisme libère l'individu des abus extérieurs qu'il subit, qu'en est-il des abus que cet individu « libéré » fait subir aux autres ? Il est vrai, en réplique immédiate au primat des intérêts individuels et à la braderie de la morale, il y eut la sagesse de l'impératif kantien. Il exigeait de toujours traiter la personne humaine comme une fin et jamais comme un moyen. Kant dénonçait l'immoralisme utilitariste et attendait avec un vif intérêt la Révolution française.

C'est un fait que la modernité a largement oscillé entre le libéralisme économique des Lumières anglaises et le libéralisme politique des Lumières allemandes et des Lumières françaises.

Ce sont, aujourd'hui, les premières qui l'emportent largement même si le débat n'est pas terminé. Il est même relancé du fait que le capitalisme financier à son paroxysme apparaît comme cause de désordres majeurs. Disqualification sans mesure des grands récits, forçages technoscientifiques et productivistes, consommations sans limites sont les normes régnautes. Avec la conduite pléonexique du toujours plus.

3. La post-modernité : « une libération en trompe l'œil »

Cette domination a pu apparaître, même aux penseurs critiques, comme un coup de force exceptionnellement « réussi » du néolibéralisme, du néocapitalisme. Nous n'étions plus des modernes qui restaient encore quelque peu des croyants, nous étions devenus postmodernes en adoration devant les seules performances.

Avec ce terme de postmodernité, Jean François Lyotard entendait simplement définir la sortie du théo-logico-politique et Marcel Gauchet la religion de la sortie de la religion. Le courant le plus révolutionnaire de la philosophie entend ne pas sous-estimer ce coup de force réussi du capitalisme néolibéral. Ces forces devaient pouvoir lui être reprises et retournées révolutionnairement contre lui. C'est dans cet esprit que peu après 1968, Deleuze & Guattari publient « *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie* ». Au delà des soumissions freudiennes au *principe de réalité*, les deux philosophes pensent affaiblir les dominations sociales en s'inspirant du psychotique. Il s'agit de revaloriser les fantasmes contre les répressions pour libérer l'individu de ses « déterminations sociales ».

Pour Deleuze & Guattari (1980 : 134-135) : « C'est la variation continue qui constitue le devenir minoritaire de tout le monde, par opposition au Fait majoritaire de Personne... C'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorité, en les collectant, en les conjuguant qu'on invente un devenir spécifique, autonome, imprévu ».

Dufour reconnaît qu'à l'époque, « la folie causée par la sortie des anciens grands récits lui avait semblé bonne conseillère ». Quarante ans après, c'est bien différent, il pense que si, avec ce « programme postidentitaire » « Deleuze croyait doubler le Marché sur sa gauche, il s'est fait doubler sur sa droite par le Marché ». D'ailleurs, seul le Marché disposait de « toute la logistique nécessaire ... pour s'engager dans cette folie consistant à soutenir le fantasme jusqu'au bout ».

Dufour évoque le capitalisme postmoderne au travers de ses hauts bénéficiaires comme Bill Gates ou de ses hauts serviteurs comme Alan Greenspan. L'un se fait philanthrope, l'autre n'en revient pas que de grands capitalismes aient pu ne pas voir où était leur intérêt. Aujourd'hui, il est au service de l'un d'eux qui lui a réussi des profits fantastiques en raison des erreurs des autres.

Dufour montre encore que le contrepoint de cet invraisemblable pléonexe postmoderne est le prolétaire postmoderne. On feint de croire que le mot « prolétaire » relève d'une réalité dépassée. C'est tout le contraire. Le terme ne concerne pas seulement, comme hier, les prolétaires de la production mais aussi maintenant ceux de la consommation.

Dufour éclaire les apparences à travers quelques chiffres. Le revenu quotidien du prolétaire postmoderne a cru de 100%. Il n'avait qu'un dollar, il en a deux. Dufour traduit correctement : « *le revenu du prolétaire qui n'avait rien a été doublé.* » A l'opposé, Bill Gates, philanthrope, qui donne 25 milliards de dollars, la moitié de sa fortune, va-t-il vivre moins bien ?

4. Le récit du patriarcat et son retournement : du sexe au genre

A côté de ces questions monétaires, le capitalisme postmoderne s'accompagne de changements des mœurs dont l'aberration devrait être évidente. Pourtant ce n'est pas le cas ! Et déjà dans le domaine du sexe.

Dans la domination patriarcale, les hommes s'appuient sur des formulations générales, prétendues lois naturelles et il reste aux femmes à vivre leurs situations singulières. Après quoi, les hommes démontrent que le logos des femmes est seulement singulier. Or la pensée de tout être humain dépend d'une dialectique ternaire : particulariser, généraliser, singulariser, clairement formulée par Hegel.

On a trop regardé la psychanalyse du côté de la révélation de l'importance du sexuel. Celle-ci était bien connue. Plus profondément, Dufour note, en rappelant son entrée par l'hystérie, que la psychanalyse freudienne fut « le moment où, dans la narrativité occidentale, le logos (supposé masculin) se mit en position d'entendre le mythos (supposé féminin).

Déjà la *République* de Platon était « révolutionnaire ». Elle s'attaquait à la relation patriarcale de plusieurs façons. Le projet de Platon casse la connaissance de la filiation paternelle. En même temps, en même temps, il casse la programmation domestique différente des hommes et des femmes et les rétablit ensemble hommes et femmes également en mesure de gérer le politique.

Todd (2011), nous l'avons dit, a étudié la diversité des évolutions qui sur l'ensemble de la planète, ont pu favoriser la structure patriarcale de la famille. Ce que l'histoire a fait, elle pourra le défaire. D'autant, qu'à l'origine, il y eut d'abord des systèmes familiaux nucléaires dans lesquels la relation des hommes et des femmes était égalitaire.

Le programme de l'identité postmoderne se pense radical. Le Patriarcat n'a pas de sens puisque l'individu aujourd'hui doit pouvoir bénéficier de tous ses possibles et par conséquent ne pas se laisser enfermer dans un prétendu sexe. Au départ, quand pour Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient », il s'agit du devenir culturel des femmes qui dépend de l'évolution même des sociétés.

Par contre, la formule de Simone de Beauvoir a été tirée dans le sens du devenir biologique lui-même par des penseurs américains tels que Robert Stoller et Judith Butler auxquels Pierre Bourdieu semble à l'occasion s'associer. En mobilisant indûment la communication performative, ils posent que si l'on ressent soi-même que l'on est d'un genre, le sexe doit s'y conformer.

Désormais, la loi pourra même vous condamner à nommer « Madame » un homme qui se prend pour une femme. Pourtant, dans ses chromosomes, il continue à ne pas l'être, quelles que soient ses modifications d'apparence ou plus profondes, dues à la chirurgie. Dufour souligne : « La Cité postmoderne est devenue la Cité où celui qui ment est cru et où celui qui ne ment pas est poursuivi. »

Cette prétendue autonomie qui, « de droit » reviendrait à l'individu quant à son être, fait à ce point loi que, dans certaines universités américaines, on exige l'emploi exclusif du mot genre », allant jusqu'à interdire le mot « sexe ».

A côté de la transgression de la différence des sexes, le programme postidentitaire pose la transgression d'autres différences : celles du fou et du normal ou encore de l'homme et l'animal.

5. Que faire ?

Dufour prend acte des critiques faites à ses travaux. Les partisans d'une sagesse traditionnelle le voient en dangereux révolutionnaire. Ceux qui perçoivent la modernité et la postmodernité comme révolutionnaires, le voient en dangereux réactionnaire. Il redéfinit sa position : droit d'inventaire des forces et des faiblesses des grands récits, droit de retrait à l'égard de la pensée unique, sophistique, du marché. Mais il passe aussi des critiques aux propositions d'où les réponses qu'il apporte dans sa quatrième partie « *Que faire ?* »

D'abord, revenons au titre de son ouvrage : *L'individu qui vient...* ce n'est pas un individu nouveau, idéal qui va venir. C'est déjà simplement l'individu car il n'est jamais véritablement advenu. Son advenir semble bloqué au sein d'une formidable tension millénaire transhistorique. D'un côté, l'individu ne peut advenir quand la situation qui lui est faite le ploie au travail, lui remplit la tête et le courbe à genoux. D'un autre côté, l'individu ne peut advenir s'il n'est que le fidèle des temples de la consommation et des sports, s'il laisse envahir sa tête de publicités et de résultats éphémères, s'il oblitère sa vie de produits déjà périmés mais toujours mieux emballés.

Nous l'avons vu, la pléonexie du « toujours plus » a pourtant fait l'objet d'une dénonciation régulière. Des communautés et des tribus ont même inventé la destitution des pléonexes comme ce fut le cas avec l'institution du Potlatch. Davantage, elles ont posé le don comme supérieur en tant qu'il fonde, sans l'imposer, la confiance en son retour, c'est-à-dire une société de réciprocité libre. Dufour souligne le travail de nombre de chercheurs actuels – Robert Axelrod, Axel Honneth, Samuel Bowles, Herbert Gintis – autour des théories de la « reconnaissance morale » ou de la « réciprocité forte ». Des travaux proches tels que *L'Anthropogénie* d'Henri Van Lier (2010) et « *Homo sacer* » de Agamben (2002a) sont fondamentaux.

L'individu ne peut venir qu'en revenant de façon permanente à sa source : la « vie générique » humaine. Elle ne dicte pas sa conduite, elle ne garantit pas ses choix mais seulement la possibilité où il est toujours de prendre acte de ses ressources que sont la séparation, la communauté, le visage, le geste, le langage, la pensée. Il peut, en revenant à cet exercice partagé de l'humain, ne pas se laisser confisquer son advenir par les narrations préalables théo-logico-politiques ou économiques.

Toutefois, ce qui est inscrit dans la « vie générique » humaine fait figure non de contrainte mais d'exigence. Les humains en ont, ou pas, la profonde intuition, la compréhension et le désir de s'y engager. C'est là que commencent à pouvoir venir ensemble l'individu et la communauté humaine. Dufour cite Agamben (2002b : 116) : « L'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être ». L'individu ne peut venir qu'en échappant aux simplifications, réductions, malédictions qu'ont projeté sur lui des acteurs en mal de constituer des sociétés à leurs profits. Dans ces conditions, l'antagonisme humain originel et producteur est devenu souvent destructeur.

S'il est un cas exemplaire c'est sans doute celui des religions. Elles ont presque toujours réussi l'unification d'acteurs humains qui, en amont, restaient divisés. Par contre, elles n'ont jamais pu empêcher que ces unifications, à leur tour deviennent destructrices d'autres unifications religieuses, antérieurement constituées (les croisades) ; voire de leur propre unification livrée aux prétendues hérésies. Si, étant donné les divisions liées aux multiples religions, aucune loi divine ne peut s'imposer, « cette loi ne peut être qu'humaine. » Encore faut-il qu'elle ne soit pas seulement à la manière de Hobbes une démission des acteurs humains qui abandonnent leur souveraineté dans les mains d'un Etat qui pourra toujours en abuser.

C'est là justement la plus grande difficulté. L'acteur humain ne peut pas devenir individu s'il ne s'affirme pas tel de lui-même. En même temps, il ne peut y parvenir sans l'aide de la « communauté » humaine. C'est ensemble seulement que, dans leur antagonisme régulateur, individu et communauté, peuvent devenir libres et humains. C'est pourquoi Dufour ne fait confiance qu'en une véritable loi tierce, celle d'une venue commune, conjointe, de l'individu, enfin réel et sympathique, et de l'Etat, contrôlant et contrôlé. D'où « l'auto-transcendance : religion sacrée, laïque et démocratique ». Dès lors, comment ne pas rapprocher la formule titre de Dufour « *L'individu qui vient* » de la formule titre d'Agamben (1990, 2002a, b) « *La communauté qui vient* » et de sa formule texte « *la politique qui vient* ».

Dufour précise encore que *L'individu qui vient* devra se référer à tout ce qui s'est amorcé en ce sens dans l'histoire en faisant la différence entre créer des conservatoires et être conservateur. Il y faudra également une éducation et une école exigeantes. Il prend soin de répondre à une foule d'objections de détail à partir desquelles il formule, en Annexe, trente propositions impératives de changement dans les relations des humains au monde, aux autres et à eux-mêmes. Il est clair que cet individu qui vient n'y parviendra pas sans nous.

Reste deux interrogations que nous souhaitons partager avec l'auteur. Peut-on trouver, dans la culture contemporaine, des adjuvants à la venue de l'individu. Rifkin (2011 : 324) semble le penser dans « *La troisième révolution industrielle* ». En accord avec Dufour, il recommande de mettre Adam Smith à la retraite, il propose un nouveau récit d'espoir dans une troisième révolution industrielle. Il précise : « Le passage de la centralisation de la deuxième révolution industrielle à la latéralité de la troisième » liée à l'internet et aux énergies renouvelables, devrait conduire à « restructurer l'expérience scolaire afin qu'elle soit pertinente pour des jeunes qui doivent apprendre à vivre dans une économie distribuée coopérative nichée dans un monde biosphérique ».

Toujours dans l'esprit de cet irréductible lien du devenir individuel et du devenir communautaire humain, notre seconde interrogation concerne la question des décalages et des orientations radicalement opposés qui subsistent sur la planète entre les différentes sociétés. Comment *L'individu qui vient* pourra-t-il concilier ces différentes figures ?

D'où notre troisième interrogation : l'individu et la communauté humaine qui viennent peuvent-ils y parvenir sans des lieux et des moments fort d'implication partagée. C'est dans cet esprit que Stephen Hawking, David Cosandey (2008), Henri Van Lier (2010) pensent que, dans les deux siècles à venir, l'humanité pourrait disparaître si les humains ne sont pas capables d'avancer ensemble sur le chemin de la conquête spatiale.

Dany-Robert Dufour, toujours attentif, pourrait bien être en train de prendre position dans un prochain ouvrage, un conte philosophique, en dialogues, où « *Le dernier homme* » pose la question de sa résistance, possible ou non, aux sirènes, ses propres voix incomprises, qui peuvent aujourd'hui le conduire à sa disparition finale.

*

Bibliographie

Agamben, G. 1990. *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*. Paris : Seuil.

Agamben, G. 2002a. *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Payot.

- Agamben, G. 2002b. *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal « Homo sacer II »*. Paris : Rivages.
- Carrasco, N. 2008. Pleonexía : el centro ausente de La república de Platón, *Daimon, Revista de Filosofía*, n° 45, 71-83.
- Cosandey, D. 2008, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Paris : Flammarion.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1972. *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Demorgon, J. 2010. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010b. *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*. Paris : Economica.
- Dufour, D.-R. 1996. *Folie et démocratie*. Paris : Gallimard.
- Dufour, D.-R. 2003. *L'Art de réduire les têtes*. Paris : Denoël.
- Dufour, D.-R. 2007. *Le Divin Marché*. Paris : Denoël.
- Dufour, D.-R. 2009. *La Cité perverse. Libéralisme et démocratie*. Paris : Denoël.
- Rifkin, J. 2012. *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Todd, E., 2011. *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.